

La politique culturelle de l'Allemagne wilhelminienne à Qingdao comme stratégie de domination coloniale

Clémence ANDRÉYS
Université Lyon II

À partir du début du dix-neuvième siècle, les puissances occidentales cherchèrent à obtenir une ouverture de la Chine et utilisèrent différentes stratégies pour y parvenir : diplomatie, pression économique, intimidation, guerre, etc. Comme dans leurs autres aventures coloniales, elles se servirent de l'argument de la mission civilisatrice comme d'une caution idéologique ainsi que le montre Christophe dans *La crise des sociétés impériales* :

Les trois sociétés impériales [la Grande Bretagne, la France et l'Allemagne] partagent un autre trait spécifique qui attise leurs rivalités. Elles justifient leur colonisation et leur volonté de domination par un devoir de civilisation et d'exportation de leurs valeurs posées comme supérieures, impérialisme culturel presque sans équivalent dans l'histoire antérieure où le dominant se contentait d'exploiter les dominés sans remettre en cause leur culture¹.

Parallèlement, les puissances européennes reconnaissaient la culture millénaire de la Chine. Dans ce contexte, il sera intéressant de voir quel rôle joua l'argument de la mission civilisatrice dans le discours et la pratique coloniale. Cet article se propose d'analyser plus spécifiquement la politique culturelle de l'Allemagne wilhelminienne dans sa « colonie ² » en Chine, le territoire à bail de Qingdao. Nous nous intéressons donc à la manière dont l'Allemagne essaya de s'imposer comme figure de référence et d'autorité dans la province du Shandong. Nous examinerons l'expression de l'hégémonie culturelle et du sentiment de supériorité à Qingdao. La question se pose de savoir si les Allemands avaient vraiment pour objectif de transformer la société chinoise et de l'acculturer. Doit-on parler de « pénétration culturelle », d'« échange culturel », de « compréhension interculturelle » ou d'« une distance culturelle » ? Il conviendra d'abord de présenter la manière dont l'Allemagne devint une

¹ Christophe Charles, *La crise des sociétés impériales, Allemagne, France, Grande-Bretagne 1900-1940 – Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 2001, p. 14.

² Les territoires que l'Allemagne conquiert outre-mer furent nommés officiellement « Schutzgebiet », c'est-à-dire « protectorat », par souci de ne pas employer le terme de « Kolonie » et ainsi faire croire que l'Allemagne se différenciait des autres nations impérialistes. Il fut aussi question de « Pachtgebiet » pour les territoires qui furent loués à bail. Dans le cas de la baie de Jiaozhou, le territoire fut loué par la Chine à l'Allemagne. Pendant 99 ans, la souveraineté de la Chine était suspendue et le droit allemand prévalait. Le terme de « colonie » est en toute logique impropre pour désigner le territoire sous contrôle allemand en Chine. Il est utilisé abusivement, mais découle de l'expression « Musterkolonie » ou « colonie modèle ».

puissance impériale et le rôle de Qingdao dans cette évolution. Il s'agira ensuite de faire un tableau de la politique culturelle générale de l'Allemagne en Chine et de ses acteurs avant de s'attacher au cas particulier de Qingdao et aux stratégies mises en œuvre par l'Allemagne pour enraciner et accroître son influence.

La politique impériale de l'Allemagne

On peut commencer par souligner le fait que la construction du sentiment national allemand et l'intégration au cercle des grandes nations européennes se firent en partie dans le rapport qu'établit la métropole allemande avec les territoires ultra-marins qu'elle colonisa. Par la conquête et l'administration de ces territoires situés en Afrique du Sud-ouest, en Afrique de l'Est, au Togo, au Cameroun, dans le Pacifique, l'Allemagne se hissa au même rang que les autres puissances coloniales européennes, acquit le statut de puissance internationale, devint une figure d'autorité sur la scène internationale.

Il faut savoir que Bismarck, qui devint le premier chancelier du nouvel empire allemand en 1871, avait favorisé une colonisation informelle pour répondre aux attentes d'une partie de la population allemande. Il se servit de l'enthousiasme colonial, mais sa priorité était de maintenir l'unité de la nouvelle nation allemande et de faire de l'Allemagne une grande puissance en respectant l'équilibre qu'il était parvenu à instaurer entre les puissances européennes. Les protectorats allemands ne devaient en aucun cas remettre en cause ce système d'alliances en politique extérieure.

Pourtant l'idée que l'Allemagne se devait d'être présente sur le marché chinois, marché considéré comme le plus grand territoire économique hors des frontières européennes, avait fait son chemin dans l'esprit des Allemands. Les relations sino-allemandes à partir de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle avaient consisté en l'envoi de conseillers militaires, l'établissement de liaisons maritimes, l'installation de maisons de commerce, l'implantation accrue de missions. Dans les années 1890, la Marine revendiqua un point d'appui pour son escadre en Extrême-Orient, une station d'approvisionnement en charbon et de réparation de ses navires. Ce point d'appui pour la flotte de guerre allemande permettrait aussi de compenser la présence britannique et russe dans la région tout en servant de porte d'entrée pour le commerce avec la Chine, pour l'industrie, les entreprises et les capitaux allemands.

Le début du règne de Guillaume II et la chute de Bismarck marquèrent le passage du respect de l'équilibre européen des puissances à la « *Weltpolitik* », une « politique internationale » qui devait démontrer la puissance politique et militaire de l'Allemagne. L'occupation de la baie de Jiaozhou le 14 novembre 1897, suite à l'assassinat de deux

missionnaires, fut l'un des moments fondateurs de cette nouvelle « politique internationale ». Dans cette province située sur la côte de la mer de Chine, à mi-chemin entre Pékin et Shanghai, en face du sud de la Corée, le territoire loué à bail regroupait 551,7 km² de terrain et une zone neutre de 50 km autour du territoire dans laquelle la Chine n'avait pas le droit de prendre de mesures militaires sans l'accord de l'Allemagne. L'Allemagne voulait faire du Shandong sa sphère d'influence en Chine. En 1898, la « nation en retard³ » semblait avoir gagné sa « place au soleil⁴ » dans sa lutte pour devenir une puissance internationale et être reconnue comme telle par les autres puissances. L'acquisition de Qingdao renforça grandement la confiance en soi de la jeune nation allemande et la conforta dans l'idée que l'Allemagne avait rattrapé les autres puissances. Immédiatement se fit jour la volonté d'aller encore plus loin : Qingdao devait également dépasser Hong Kong et symboliser l'émancipation et l'indépendance de la jeune Marine allemande, et de manière plus large, prouver la capacité de la nation allemande à mener une politique impériale spécifique. Pour prouver la prétendue supériorité de l'Allemagne, Qingdao devait devenir une « *Musterkolonie* », c'est-à-dire une « colonie modèle ».

La politique culturelle de l'Allemagne en Chine

Le discours

La mission culturelle de l'Allemagne en Chine faisait partie de l'argumentaire servant à légitimer la colonisation et est à mettre en lien avec l'établissement de cette « colonie modèle ». La politique culturelle joua un rôle d'autant plus important qu'elle était considérée comme une forme pacifique de colonisation, à l'opposé de l'agression militaire et de l'exploitation des ressources économiques.

Le discours colonial soulignait la misère et le retard de la société chinoise tout en mettant en avant les perspectives d'évolution sous l'influence de l'Allemagne. Les récits de voyage opposaient une Chine prétendument sale et léthargique à une Allemagne métropolitaine soi-disant rayonnante de dynamisme et de propreté. Les photographies et les récits insistent sur l'archaïsme de la société chinoise.

³ L'expression « die verspätete Nation » fait référence à l'entrée tardive de l'Allemagne dans la course aux colonies. En Chine, par exemple, l'Allemagne n'a pas participé aux guerres de l'opium (1839-1842) (1856-1860) qui ont permis à la France et à la Grande-Bretagne de s'implanter durablement en Chine et d'ouvrir le pays aux puissances occidentales.

⁴ « Mit einem Worte: wir wollen niemand' in den Schatten stellen, aber wir verlangen auch unseren Platz an der Sonne. », discours de Bernhard von Bülow, ministre des Affaires étrangères, le 6 décembre 1897 cité dans : Rüdiger vom Bruch, Björn Hofmeister (eds.), *Deutsche Geschichte in Quellen und Darstellung, Band 8 Kaiserreich und Erster Weltkrieg 1871-1918*, Stuttgart, Reclam, 2000, p. 268-270.

C'est ainsi que le projet de « civilisation » fut mis sur le devant de la scène. Cependant, dans un premier temps, par « civilisation », les auteurs entendaient un développement industriel et commercial. Ce n'est que dans un deuxième temps que s'ajouta la dimension culturelle. Cela faisait partie de « la mission la plus noble du déploiement de la force », comme l'écrivait Paul Leutwein, que de répandre « la langue et la manière allemande » dans les protectorats⁵. La culture allemande devait contribuer à « l'éducation de l'humanité ». En tant que « peuple des penseurs et des poètes », l'Allemagne se devait de participer au projet de civilisation. Les Allemands se voyaient comme les représentants de la culture occidentale, en mettant en relief l'opposition entre la civilisation anglo-saxonne et la culture allemande⁶. Il s'agissait de mettre à l'essai le Soi dans un Orient où toute tentative de changement semblait vouée à l'échec afin de démontrer la supériorité culturelle, raciale, nationale et morale de l'Allemagne.

Les acteurs de la politique culturelle

Le premier constat que l'on peut faire est que la constitution allemande de 1871 ne conférait aucun pouvoir au gouvernement en matière de politique culturelle. L'action culturelle allemande en Chine fut tout d'abord l'œuvre de particuliers installés dans l'Empire du milieu :

Pendant toute la première moitié du XX^e siècle, les objectifs culturels que se fixe l'Allemagne sont fonction des initiateurs de l'action culturelle. Les enseignants, savants, médecins, « lettrés » allemands se veulent avant tout les représentants de la culture allemande et se mettent à son service en propageant leur savoir en Chine. Face à eux, les politiciens, associations privées, commerçants allemands voient dans la transmission de la culture allemande un moyen de conquête économique de la Chine. Pour parvenir à leurs fins, tous usent d'ailleurs de moyens assez semblables. Ainsi pour tenter d'intéresser les associations privées et les commerçants allemands à une plus ample diffusion de la culture, les intellectuels allemands en Chine leur laissent parfois entrevoir des avantages économiques s'ils se décident à subventionner écoles, instituts ou musées allemands⁷.

On voit déjà apparaître le lien très net entre la politique culturelle et la politique économique, la première étant au service de la deuxième.

⁵ « Drittens blieb es aber die "vornehmste Aufgabe der Machtentfaltung", wie der Kolonialpublizist Paul Leutwein es nannte, "deutsche Sprache und Art" in den Schutzgebieten zu verbreiten », Birthe Kundrus, *Moderne Imperialisten. Das Kaiserreich im Spiegel seiner Kolonien*, Köln, Böhlau, 2003, p. 7.

⁶ Certains intellectuels allemands opposent deux formes sociales et gouvernementales : la « Kultur » germanique, contaminée par des tendances anti-modernistes, idéalisant des valeurs archaïques, ancrée dans une tradition monarchique opposée à la « Zivilisation » britannique ou française, marquée par le développement de la démocratie, mais qui est assimilée à une dégénérescence pour ces intellectuels.

⁷ Françoise Kreissler, *L'action culturelle allemande en Chine de la fin du XIX^e à la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Éditions de la Maison de l'Homme, 1989, p. 5.

Les Allemands qui résidaient en Chine, peut-être plus que ceux habitant en métropole, croyaient à la nécessité d'une politique culturelle, considérée comme le troisième pilier des relations sino-allemandes avec la diplomatie et la politique économique. La prise de conscience par les dirigeants allemands que la diffusion de la culture ne peut être confiée qu'aux résidents allemands en Chine se fit au tournant du siècle. Nous voudrions ici évoquer le rôle clé que jouèrent plusieurs Allemands assumant des responsabilités politiques et religieuses en Chine.

Alfred Mumm von Schwarzenstein, chef de la légation allemande à Pékin, légatima dès 1902 la nécessité d'une mission culturelle allemande en Chine face au chancelier Bülow, en affirmant que les tentatives de « guérir l'homme malade de l'Extrême-Orient par des moyens extérieurs et de les transformer en un membre acceptable de la grande famille des peuples » avaient échoué.

En 1907, son successeur, Arthur von Rex, réclama une politique allemande en Chine qui ferait de Qingdao un centre de culture pour les Chinois dans tous les domaines. « Si nous n'enseignons pas la culture occidentale aux Chinois, d'autres le feront. Aujourd'hui nous serions les premiers sur place et ne serions pas exposés à la concurrence », dit-il en justifiant les mesures prévues pour une offre culturelle qui, à la fois, réconcilierait les Chinois avec l'annexion du territoire et abolirait les barrières entre les populations. Il sollicita un million de marks et un apport supplémentaire annuel auprès du Reichstag qu'il réussit à convaincre par cette attitude optimiste⁸. On peut souligner dans son discours la nette volonté de concurrencer les Anglo-Saxons.

Outre ces personnalités politiques, il faut aussi mentionner le rôle des missions catholiques et protestantes qui avaient assuré le premier, voire l'unique contact culturel avec la population chinoise. Pour les missionnaires, la Chine était un empire où poussaient de mauvaises herbes, des bourgeons et des fleurs si l'on reprend le titre de l'ouvrage de Rudolf Pieper, un champ qu'ils devaient cultiver et dont ils récolteraient les fruits⁹. Avant même l'occupation de la baie, elles avaient donc érigé des écoles pour former un clergé chinois et accompli une œuvre éducative.

⁸ « den kranken Mann des fernen Osten durch äußere Mittel zu kurieren und zu einem brauchbaren Mitglied der großen Völkerfamilie umzuformen », Alfons Mumm von Schwarzenstein ; « Lehren wir den (sic) Chinesen nicht die westliche Kultur, nun so werden es andere Länder tun. Heute würden wir noch die ersten auf dem Platze sein und einer wesentlichen Konkurrenz nicht ausgesetzt sein », Arthur Rex cités dans : Horst Gründer, *Geschichte der deutschen Kolonien*, Paderborn, Schöningh, 1985, p. 202.

⁹ Rudolf Pieper, *Unkraut, Knospen und Blüten aus dem blumigen Reiche der Mitte*, Yantai, Druck und Verlag der katholischen Mission, 1908 cité dans : Mechthild Leutner, Dagmar Yü-Dembksi (eds.), *Exotik und Wirklichkeit: China in Reisebeschreibungen vom 17. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, München, Minerva Publikation, Berliner China-Studien 18, 1990, p. 73.

Paul Rohrbach, membre de l'*Allgemeiner Evangelisch-Protestantischer Missionsverein*, réclama une action concertée des hommes politiques, des missionnaires, des journalistes et des particuliers dans le cadre d'une mission culturelle en Chine. Que les Allemands soient « un peuple international », cela ne tenait, selon lui, qu'à la diffusion d'une mission culturelle allemande chrétienne. L'idée d'une mission chrétienne de conversion des païens et la conception d'une « mission civilisatrice » étaient à la base de la pratique concrète de l'impérialisme européen, une pratique teintée de nationalisme. Les missions pouvaient et devaient « se battre pour les intérêts de notre culture nationale contre les peuples étrangers¹⁰ ». On observe un basculement dans les acteurs de la politique culturelle et les initiatives privées cèdent pas la place à une politique culturelle concertée et initiée par le gouvernement.

Quelle politique culturelle pour Qingdao ?

Les étapes

L'exercice de la domination par l'intermédiaire d'une politique culturelle était déjà une idée prégnante dès l'occupation de la baie. Dans ses mémoires, l'amiral Tirpitz écrivit avoir eu comme but de faire de Qingdao « la quintessence de la germanité ». Il se proposait de « resserrer la germanité et de l'imprégner de la fierté de la patrie¹¹ ». Son objectif était plutôt « la construction d'une domination informelle dans le sillage d'une suprématie navale, commerciale et culturelle¹² ».

Suite à la répression de la révolte des Boxeurs en 1900-1901¹³ dont le commandement avait été confié à un maréchal allemand, Alfred von Waldersee, l'image de l'Allemagne en Chine était clairement entachée. La politique culturelle visait à changer la donne, à redorer cette image, ou au moins, à désamorcer la haine liée à l'agression coloniale et le ressentiment de l'occupation.

¹⁰ Paul Rohrbach, *Deutschland in China voran!*, Berlin-Schöneberg, Protestantischer Schriftenvertrieb, 1912.

¹¹ « Sammlungsplatz deutschen Wesens », « das Deutschtum zu binden und mit Stolz auf die Heimat zu durchdringen », Alfred von Tirpitz cité dans : Klaus Mühlhahn, *Herrschaft und Widerstand in der „Musterkolonie“ Kiautschou - Interaktionen zwischen China und Deutschland 1897-1914*, München, Oldenbourg, 2000, p. 74.

¹² « der Ausbau informeller Herrschaft im Wege navaler, kommerzieller und kultureller Vorherrschaft », Horst Gründer, *op. cit.*, p. 189 cité dans : Heiko Herold, *Deutsche Kolonial- und Wirtschaftspolitik in China, 1840 bis 1914: unter besonderer Berücksichtigung der Marinekolonie Kiautschou*, Köln, Ozean Verlag, 2004, p. 30.

¹³ Le mouvement des Boxeurs, créé au début des années 1890 sous la forme d'une société secrète : Yihetuan, était à l'origine opposé à la fois aux réformes, aux étrangers et à la dynastie mandchoue des Qing qui gouvernait alors la Chine. Il connut un tournant en juin 1900 avec l'assassinat de Clemens von Ketteler, ambassadeur de la délégation allemande en Chine, et le siège des légations de Pékin. Il fut alors utilisé par l'impératrice Cixi contre les étrangers. La révolte fut réprimée par les troupes occidentales. Un traité mit fin au conflit en septembre 1901.

On assista à un basculement très net en 1905 qui faisait suite au constat de l'échec des pressions politiques et des investissements financiers pour permettre l'accès au marché chinois, et plus largement de la faiblesse évidente de l'empire allemand en Chine, tant en matière politique qu'en matière économique¹⁴. La Marine allemande changea alors de stratégie politique : au lieu de mettre en avant l'évolution économique, elle souligna la mission culturelle de l'Allemagne à Qingdao. Qingdao passa du statut de vitrine des compétences allemandes à celui de vitrine du savoir et de la culture allemands.

Une circulaire du 27 janvier 1905 affirmait le changement de cap de la politique allemande en Chine en mettant en lumière la nécessité d'une politique culturelle. En voici un extrait :

Les tâches que nous devons accomplir, nous Allemands, dans cette colonie, dans le domaine le plus important de la vie culturelle des peuples modernes, c'est-à-dire celui du système éducatif sont facilement résumables [...] [notre système éducatif] doit, de manière plus large, exercer une influence sur l'esprit et le caractère et être un moyen de pénétration de toute la province, de tout l'arrière-pays économiquement dépendant de Qingdao par la science et l'esprit allemands¹⁵.

Dans le mémorandum de 1907-1908 sur le développement du territoire de Jiaozhou, la tâche de l'administration allemande devait être de transformer Qingdao en « centre de culture européenne, et particulièrement de culture allemande en Extrême-Orient ». Cette politique ambitionnait de renforcer les intérêts économiques allemands¹⁶.

Les missions mirent aussi au centre de leurs préoccupations et de leurs activités l'éducation. Alors que dans les premières années de l'occupation de la baie de Jiaozhou, elles avaient misé sur la construction de nouvelles églises et de nouvelles stations missionnaires, elles pensaient désormais que c'est par les écoles qu'elles parviendraient à convertir plus de Chinois. Elles participaient ainsi à la diffusion de la langue allemande et de sa culture. En métropole, cette nouvelle méthode attira de nombreux dons. Germanisation et christianisation étaient intimement liées.

¹⁴ De manière plus large, la politique extérieure de l'Allemagne fut réorientée à la suite de la première crise du Maroc en 1905: une politique culturelle et économique devait remplacer un déploiement par la force basé sur la flotte militaire.

¹⁵ « Die Aufgaben, die uns Deutschen in dieser Kolonie auf diesem wichtigsten Gebiet des Kulturlebens moderner Völker, dem Erziehungswesen, gestellt sind, lassen sich nach dem Vorhergehenden kurz zusammenfassen [...] [die Schulbildung] soll vielmehr in umfassender Weise auf Geist und Charakter einwirken und das Mittel sein zu einer Durchtränkung der ganzen Provinz, des von Qingdao wirtschaftlich abhängigen Hinterlandes mit deutschem Wissen und deutschem Geiste », Leo Jacobson cité dans : Klaus Mühlhahn « Der Alltag an der Hochschule in Qingdao: Deutsche, Chinesen und die universitäre Bildung », in : Hermann Hiery, Hans-Martin Hinz (eds.), *Alltagsleben und Kulturaustausch, Deutsche und Chinesen in Tsingtau (1897-1914)*, Wolfratshausen, Ed.Minerva, 1999, p. 183.

¹⁶ « Zentrum europäischer, insbesondere deutscher Kultur in Ostasien », *Denkschrift des Reichsmarineamts über die Entwicklung des Jiaozhou Gebiets für 1907-1908*, p. 10.

Les fonctions de la politique éducative

Les écoles étaient l'infrastructure indispensable à la réussite des autres réalisations allemandes. La création d'un système d'enseignement allemand et, en particulier, la création d'un centre de culture allemande à Qingdao, permettaient de faire valoir l'attractivité des sciences allemandes et de mettre en valeur la supériorité de l'esprit allemand en Chine, tout en formant une élite politique chinoise germanophile qui maîtriserait la langue allemande, qui admirerait la culture allemande, qui s'intéresserait à la recherche scientifique et technique allemande et qui renforcerait en conséquence la position allemande. Entre les dominateurs et les dominés, il devait y avoir une couche indigène, manipulée idéologiquement et ainsi rendue loyale, jouant le rôle d'intermédiaire. La stabilisation des rapports coloniaux passait par une politique d'enseignement primaire et secondaire, mais aussi supérieur. « Ce n'est que lorsque nous aurons établi un réel système d'enseignement que nous aurons véritablement pris pied en Chine », déclara le Professeur Rumberry à propos de l'université sino-allemande¹⁷.

Les Allemands ouvrirent des écoles pour développer et améliorer une culture qu'ils jugeaient « de moindre qualité ». Ils s'efforcèrent d'enseigner aux Chinois des savoirs spécialisés, des méthodes, des techniques. On peut par conséquent parler de « transfert culturel ». Il fallait former une main d'œuvre qui travaillerait au développement du territoire à bail et pour les entreprises allemandes et qui maîtrisait la langue allemande. On peut citer l'exemple de l'école qui formait des apprentis sur les chantiers navals. Parallèlement l'influence culturelle sur le système éducatif chinois était l'un des objectifs primordiaux pour l'avenir de la politique allemande en Chine. La culture dite « supérieure » devait influencer les réformes de la dynastie Qing dans les domaines de l'enseignement et de la politique suite à la suppression du système impérial des examens. L'influence sur le système éducatif chinois pouvait laisser espérer une influence plus large sur la vie culturelle et intellectuelle chinoise, puis sur la politique de l'Empire du milieu.

Il fallait contrer les influences anglaise, américaine et japonaise et accorder un rôle central au système éducatif sino-allemand. Le recours aux sciences et le développement de l'éducation étaient la marque d'un impérialisme moderne et adapté à l'époque. L'empire allemand voulait opposer à la « superficialité » et à la « radicalité libérale » de l'éducation anglo-américaine, une pédagogie allemande basée sur la discipline, la rigueur, la profondeur et la solidité. La « colonie modèle » devait manifester un colonialisme à l'allemande dans lequel une planification minutieuse, un programme économique, un contrôle étatique et un

¹⁷ « Erst wenn wir das Bildungssystem in unsere Hand bekommen, können wir in China richtig Fuß fassen » Professeur Rumberry cité dans : Xu Jian, « Die deutsche Kulturpolitik und ihre Auswirkungen in den Jahren 1897 bis 1914 », in Hermann Hiery, Hans-Martin Hinz (eds.), *op. cit.*, p. 153.

système éducatif devaient donner l'exemple d'une politique impériale moderne. En ce sens, on peut qualifier Qingdao de laboratoire des utopies allemandes.

Parallèlement, cette politique éducative et culturelle devait renforcer les intérêts économiques allemands en Chine, favoriser l'exportation des produits industriels allemands et faciliter l'investissement des banques allemandes en Chine face aux autres puissances. Cela explique que les entreprises et les banques allemandes soutinrent financièrement le projet éducatif du gouvernement.

Le système scolaire et universitaire

Le système scolaire que les Allemands implantèrent dans la colonie était à la fois destiné à la population chinoise et à la population allemande dans des établissements différents¹⁸. Nous nous intéresserons essentiellement aux établissements pour les élèves chinois dans cet article.

La priorité fut donnée à la fondation d'écoles primaires et d'écoles professionnelles pour un public chinois avant d'envisager un établissement d'enseignement supérieur. L'une des premières mesures fut la création d'écoles, « Volks- und Hauptschulen », dans les districts ruraux et urbains du territoire à bail. On comptait 26 écoles élémentaires, 4 écoles professionnelles comme celle des chantiers navals et celle initiée par la société ferroviaire du Shandong, 10 écoles missionnaires (les moyens financiers des autorités allemandes étant limités, il fut fait appel aux missions pour prendre en charge une partie du système éducatif).

Parmi toutes ces écoles, on peut citer l'exemple de l'école pour fille, l'école *Shufan*. L'idée était d'influencer les mentalités chinoises en gagnant à la cause allemande, aux habitudes allemandes, les filles qui deviendraient des mères et transmettraient ensuite ces habits.

À partir de 1907, l'université sino-allemande devint le projet central de la mission culturelle allemande. L'idée en était née dans l'esprit du chef de la légation allemande à Pékin, Arthur von Rex, et avait été approuvée par le secrétaire d'Etat à la Marine, Tirpitz. Ce dernier appelait de ses vœux une politique de coopération entre les deux communautés dans tous les domaines, dont le domaine éducatif. Le projet de cet établissement d'enseignement supérieur allait à l'encontre des plans de ceux qui ne voulaient former qu'une main d'œuvre utile à l'expansion de l'économie allemande. Pour les autres, l'université sino-allemande devait devenir le pilier de la politique culturelle allemande en Chine. Après des négociations sur le statut de l'université, celle-ci fut inaugurée le 25 octobre 1908. Il y avait deux cycles –

¹⁸ L'analyse qui suit est tirée d'un article du Dr Barth sur le système scolaire dans les colonies allemandes qui parut dans le supplément du *Deutsche Kolonialzeitung* le 4 février 1910.

préparatoire et supérieur – et quatre départements de spécialisation : sciences juridiques et politiques, médecine, sciences de l'ingénieur et agriculture-sylviculture. Les professeurs étaient d'éminents scientifiques allemands qui, en même temps qu'ils exerçaient à l'université, menaient des recherches en botanique, astronomie, démographie, géologie et faisaient ainsi rayonner la recherche scientifique allemande. L'école était équipée de bibliothèques, de laboratoires, d'un musée, de terrains agricoles pour des expériences. L'année de l'inauguration, seuls 54 étudiants avaient été admis. En 1914, ils étaient plus de 400 répartis dans tous les niveaux et toutes les sections, mais, compte tenu de la durée des études, seulement une trentaine d'étudiants parvint à obtenir le diplôme avant l'invasion japonaise. L'université sino-allemande devait être l'une des réalisations les plus éclatantes de la politique culturelle et scientifique allemande en Chine : elle devait faire rayonner le savoir allemand tout en étant un exemple de collaboration entre colonisés et colonisateurs. Dans le même sens, des étudiants chinois furent aussi envoyés dans des universités allemandes.

On peut donc dire qu'il y avait toutes sortes d'écoles dont les objectifs étaient fonction de la nationalité des élèves et de la profession, de la mission vers laquelle on voulait les conduire : des écoles pour former des artisans jusqu'à l'université. On se doit de mettre en évidence l'apprentissage de la discipline, quasi militaire, valeur allemande par excellence, et l'instruction hygiéniste, transmises dans toutes ces écoles.

Autres tentatives

D'autres institutions à destination des Chinois virent le jour. Dans un article du 26 avril 1913 extrait du *Deutsche Kolonialzeitung*, le journaliste proposait des solutions pour étendre l'emprise sur la société chinoise. « On doit tout faire pour atteindre les élites intellectuelles et commerciales de la Chine par la langue et la culture allemandes ». Les musées étaient vus comme une nouvelle approche pour s'adresser à la population chinoise en même temps qu'ils renseignaient sur les sciences et techniques allemandes¹⁹.

La bibliothèque de Qingdao fut ouverte également à la population chinoise²⁰. Elle devait donner un aperçu du patrimoine culturel allemand et permettre l'accès à toutes les disciplines.

On peut également citer les initiatives des missions dans le domaine des échanges interculturels. Richard Wilhelm, missionnaire et éminent sinologue, traduisit des classiques chinois et fonda une association sino-allemande.

¹⁹ *Deutsche Kolonialzeitung*, 26.04.1913; *Deutsche Kolonialzeitung* 25.04.1914, article sur l'établissement d'un musée allemand à Jinan dans une série sur les 30 ans de la politique coloniale allemande.

²⁰ Mechthild Leutner, Klaus Mühlhahn (eds.), « *Musterkolonie Kiautschou* » : *Die Expansion des Deutschen Reiches in China: deutsch-chinesische Beziehungen 1897 bis 1914: eine Quellensammlung*, Berlin, Akademie Verlag, 1997, p. 433.

Pour un officier de la Marine, le comportement exemplaire des matelots, leur sens de l'ordre, de la propreté, la langue allemande devaient avoir une portée pédagogique²¹. Les méthodes de travail et les œuvres allemandes devaient servir d'exemples à la population chinoise.

Toutefois, une série de constats nous laisse penser que la politique éducative mise en place par les Allemands dans le territoire à bail n'eut pas les effets escomptés. Un mémorandum de 1913 rappelle la nécessaire promotion de la germanité en Chine : « Cela doit changer ; le travail intellectuel allemand et le savoir-faire technique doivent prendre la place qu'ils méritent. C'est pourquoi : soyons Allemands, enseignons et parlons allemands !²² ». D'une part, en dépit des efforts que nous venons de citer, le taux de scolarisation du territoire à bail était le plus bas de tous les territoires outre-mer allemands. D'autre part, les lacunes linguistiques rendaient impossibles la maîtrise de savoirs occidentaux dans un laps de temps très court et posèrent des difficultés dans l'enseignement à l'université. De surcroît, les citoyens chinois n'étaient pas dupes des objectifs que poursuivaient les autorités allemandes par cette politique culturelle et doutaient de ce qu'ils pourraient retirer de l'enseignement allemand. Les Chinois formés dans ces différents établissements retournaient souvent dans leur province d'origine et l'objectif de l'administration allemande de former une main d'œuvre parlant allemand dans le protectorat fut de ce fait remis en cause. De plus, la dynastie Qing ne fit pas de concession sur l'étude des classiques chinois et l'apprentissage approfondi de la langue chinoise : la base de l'enseignement devait rester chinoise. Tout ceci pousse à croire que l'Allemagne ne réussit pas à s'imposer comme figure de référence culturelle, pas plus que comme figure de référence économique, mais qu'elle donna l'impulsion à une réforme du système éducatif chinois, à une transformation de ce système. On peut invoquer le fait que la durée de la colonisation fut un obstacle majeur à cette réussite. On peut aussi penser, comme George Steinmetz, que la politique culturelle allemande consistait à intégrer des éléments de la culture allemande en Chine et non à transformer et à prendre le contrôle de toute la culture chinoise. Il s'agissait de donner une touche allemande à l'occidentalisation de la Chine, de revivifier la culture chinoise²³.

²¹ Bökemann cité dans : Heiko Herold, *op. cit.*, note 63, p. 32.

²² « Das muss anders werden; deutsches Gedankenarbeit und technisches Können müssen in Zukunft in China den ihnen gebührenden Platz einnehmen. Deshalb: Seien wir Deutsche, lehren wir, sprechen wir Deutsch! », *Deutsche Kolonialzeitung*, 12.04.1913.

²³ George Steinmetz, *The Devil's Handwriting: Precoloniality and the German Colonial State in Qingdao, Samoa, and Southwest Africa*, Chicago/London, University of Chicago Press, 2007, p. 430.